

En ce moment Du Cantel et une vingtaine de Nu-Pieds arrivaient au pas de course.

Il était temps.

Des cris épouvantables, un effroyable tumulte se faisaient entendre dans la maison de maître Millet.

Bientôt les fenêtres s'ouvrirent avec fracas; des hommes affolés, des femmes échevelées, et dans le simple appareil d'une "beauté qu'on vient d'arracher au sommeil," apparurent à tous les étages, lançant des appels désespérés et paraissant en proie à la plus horrible frayeur.

— Nous voilà! ouvrez! firent Corneille, Du Cantel et la troupe.

Mais tous ces affolés, voyant la rue pleine d'hommes armés, crurent que c'étaient là de nouveaux ennemis qui arrivaient pour les égorger, et ils se mirent à pousser de véritables hurlements de désespoir.

— Ce sont des amis! cria Corneille qui espérait que sa voix serait reconnue; mais son cri se perdit au milieu du tumulte et des vociférations.

— Grimpons par les fenêtres, dit Corneille; allons, Dominique, les brigands m'ont enseigné la voie à suivre, fais-moi la courte échelle.

Bientôt toute la troupe de secours se trouva dans la maison de maître Millet et apaisa le désordre qui y régnait.

On se mit à la recherche des bandits. Mais ils avaient disparu, et toutes les recherches qu'on fit pour les découvrir demeurèrent sans résultat.

Du Cantel laissa quelques hommes en sauvegarde, et regagna l'hôtel de ville.

En route, il fut témoin d'un spectacle affreux.

Rouen brûlait sur dix points à la fois.

On entendait au loin des clameurs immenses; le tocsin d'alarme tintait, lugubre et précipité, dans les clochers de presque toutes les églises.

Du Cantel eut un geste désespéré.

— Oh! les bandits! fit-il avec rage. Et c'est nous qu'on accusera demain de tous ces forfaits.

Le lendemain matin, il reçut de Pierre Corneille une singulière communication.

C'était un bon de cinq cents pistoles, payables à vue sur la caisse du surintendant des finances, à Paris.

Ce bon avait été trouvé dans une des poches de la casaque que le bandit, appréhendé au corps par Corneille, avait si prestement laissée aux mains du poète.

En ce moment, une estafette arriva ventre-à-terre, et lui remit un pli de la part de l'officier qui commandait les postes avancés, du côté de la route de Paris.

Jean Nu-Pieds était prévenu que l'armée royale avait fait son apparition, qu'elle campait à deux portées de canon de la ville.

Son front rayonna.

— Allons! qu'on batte la générale! fit-il avec enthousiasme; montrons aux Rouennais que nous sommes des soldats, et non des incendiaires et des assassins.

Puis, comme ses ordres s'exécutaient rapidement, il songea à Jeannette et à Marie-Jeanne.

Soit pressentiment, soit intuition, il fut soudain en proie à une vision horrible!

— Dieu! que de crimes! que de sang! murmurait-il. Pauvres amis!... Et vous, Jeannette! Marie-Jeanne!

Et il sentit son cœur s'abîmer, et un sanglot violemment réprimé lui étrangla la gorge.

Un quart d'heure après, il était à cheval, à la tête de ses troupes, entonnant l'hymne des Nu-Pieds.

Quelques jours avant l'arrivée de l'armée royale aux portes de Rouen, un groupe de voyageurs à cheval suivait la route qui conduisait de la capitale de la Normandie à Avranches, par Sorquigny, Lisieux, Falaise et Flers.

En tête marchait deux éclaireurs le pistolet au poing.

Puis venaient à vingt pas, sur deux chevaux, quatre personnes d'âge et de sexe différents.

La monture de droite portait un grand gaillard à fière mine, vêtu de la casaque de buffle, armé d'une longue et large épée, le front ombragé d'un feutre à plume rouge flottante. Une ceinture de soie rouge qui lui entourait la taille désignait sa qualité de chef supérieur.

Derrière lui, accroché à sa ceinture, se tenait en groupe un petit garçon, tout joyeux de cette chevauchée, manifestait son contentement par des sourires émerveillés qui éclairaient son gentil visage, et par les petits cris de satisfaction qu'il poussait de temps en temps. On était au mois d'août. La campagne était superbe; cette grasse Normandie que les décrets fiscaux n'avaient pu stériliser, déployait, à droite et à gauche, le luxe de ses prairies couvertes d'herbes hautes et de fleurs éclatante, la richesse rose ou dorée de ses grands pommiers pliant sous les lourdes grappes de leurs fruits, la profondeur mystérieuse de ses vastes forêts, qui projetant sur la route leur ombre épaisse, protégeaient par intervalles les cavaliers contre les ardeurs de la canicule.

Le cheval avait aussi sa double charge.

Il portait une fort jolie fille hardiment campée. La belle enfant tenait entre ses bras un jeune nourrisson soigneusement enveloppé, dans des langes, éclatants de blancheur, comme la fleur des pommiers, cette neige odorante du printemps, selon la poétique expression de Victor Hugo.

Deux cavaliers, bien armés, formaient la marche.

C'étaient donc des enfants de prince ou de grand seigneur qu'escortaient ces hommes d'armes?

Le fier gaillard et le jeune garçon étaient tout bonnement le grand Louis, lieutenant de Jean Nu-Pieds, et Petit-Pierre, l'enfant de la vieille Thibault.

La jeune fille, c'était Gervaise, la jolie Gervaise, l'amante du grand Louis.

Elle portait dans ses bras la petite Jeannette, la fille de Marie-Jeanne et de Du Cantel.

Voilà la cause de ce singulier voyage.

Jean Nu-Pieds sentait bien qu'il allait engager une rude partie.

Certes il était brave: il avait autour de lui une troupe vaillante, bien décidée à vaincre ou à mourir. Mais il n'ignorait pas les chances des combats, les périls de sa situation et de celle de l'armée insurrectionnelle.

Ses hommes avaient plus de bonne volonté que d'expérience, et ils allaient avoir à lutter contre des troupes depuis longtemps aguerries, initiées à toute la tactique des batailles, habituées aux mouvements, aux concentrations, aux rapides évolutions que commande la stratégie. En outre l'armée du roi était commandée par un des meilleurs hommes de guerre de l'époque, rompu au métier des armes, illustré par plus de dix victoires remportées sur les armées les plus renommées de l'Europe.

Un échec, une défaite même était à prévoir de la part du général de l'armée de souffrance.

Il fallait donc mettre à l'abri des coups du sort ce qu'il avait de plus cher, sa femme et ses enfants; car on le sait, Petit-Pierre était considéré comme son fils.

Mais Marie-Jeanne n'avait pas voulu se séparer de celui à la vie duquel sa vie était suspendue! Elle voulait être près de lui pour partager sa gloire et ses dangers; être la première à applaudir à son triomphe, s'il était vainqueur, à le secourir, à étancher le sang de ses blessures, s'il était frappé dans la mêlée, à arracher son corps à ses ennemis, s'il tombait sur le champ de bataille.

Mais que deviendrait Jeannette au milieu des combats.

Fallait-il exposer aux balles et à la mitraille cette frêle enfant, cette innocente créature, leur amour, leur espoir?

Marie-Jeanne, à la suite des souffrances qu'elle avait endurées, des terribles secousses, des horribles angoisses auxquelles elle avait été exposée, lors de son arrestation et du rapt de son enfant, avait vu son lait se tarir et elle ne pouvait plus offrir à sa Jeannette le sang de son sang;